

Le feuilleton : la chanson de Madeline : (suite)

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225777>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

libre de sa nutrition. Quand l'homme est couché, cette différence disparaît, puis tout son corps se trouve au même niveau. Alors la machine fonctionne au ralenti et le sommeil tombe sur les paupières qui se ferment.

Quand la tête est tournée vers le nord, l'homme se trouve dans la position de l'aiguille aimantée d'une boussole quand celle-ci, après avoir oscillé follement, s'est fixée vers le pôle magnétique. L'attraction électro-magnétique n'exerce plus, dès lors, sur le corps humain qu'une influence constante qui n'a plus tendance à faire modifier sa position. Aucun trouble donc, aucune oscillation. C'est le calme complet. C'est le sommeil parfait.

Vous voyez donc que, même pour dormir, il ne faut jamais perdre le nord.



LA CHANSON DE MADELINE

14

(Suite).

— Tu arranges tout cela, ma petite !... Enfin !... Ah ! tu oublies que ta tante ne souffrira jamais de piano chez elle. Ça lui donne sur les nerfs.

Métamorphose ! Ce n'est plus la même Madeline qui parlait, qui l'enveloppait maintenant de son regard, de sa voix chaude. Elle lui prit les mains :

— Mon cher tuteur... vous êtes si bon !... Il y a dans la « belle chambre » un vide entre les deux fenêtres...

— Ah ! sirène, tu as mitonné toute ton affaire sans en avoir l'air !... Mais enfin, si tout cela n'était qu'un feu de paille ?... Il n'y a pas de petite demoiselle qui ne tape sur son piano. Quand on n'a pas un talent...

— J'ai du talent !

— C'est sans réplique ! fit mon père, en riant. Eh ! bien, mademoiselle, est-ce votre talent qui vous fera trouver les écus ?

A ces mots, je bondis vers l'armoire :

— Moi, papa !... Moi, moi, Madeline !...

Sans prendre garde à tous ces regards sévères qui, dès le début, tenaient en respect ma turbulence, je fis crouler les piles de draps, jetai sur le sol paires de bas, casques à mèche, bonnets de nuit. Aux cris d'indignation de ma mère, qui joignit les mains devant l'armoire éventrée, sur ce tas de linge frais et tout parfumé de lavande que je foulais aux pieds, on me vit élever vers le ciel, d'un geste mystique d'officiant, ma lourde poire. Et, d'une voix émue :

— C'est là !...

L'orgueil de jouer mon rôle, de premier plan, un reste de ressentiment, le plaisir raffiné de la vengeance généreuse, la joie de ma réhabilitation éclatante et totale aux yeux de Madeline, tout m'étrangla la voix :

— Oui, c'est là !...

— Eh ! bien ?

Je fis sonner la tirelire :

— Pour le piano... C'est là !... là... Tout !...

— Quoi ! dit mon père avec effarement, tu aurais caché une somme ?...

On cassa la tirelire. Il y en avait pour treize francs cinq centimes. Plus trois pièces fausses. Elles venaient de Pleaux !

— Les deux francs de la foire, vois-tu ? Les deux francs de la foire !... criais-je à tue-tête.

Et, avec un dernier hoquet de rancune, je mis sous le nez, je fis miroiter dans l'œil de Madeline la pièce toute flambante neuve. Mais elle, se jetant à mon cou :

— Et c'était pour moi !... Et je t'ai traité d'avare !... Mon pauvre Dédé !...

— Oui, lui répétais-je, pour bien lui faire sentir comme j'étais bon, dévoué, chevaleresque et magnanime, oui, avec ça j'aurais pu m'ache-

ter un tas haut comme ça de sucre d'orge, de chocolat, toutes les bonnes choses. N'est-ce pas, maman ?

Et, pour l'achever, la pauvrete :

— Tu vois !... tu vois !...

Elle pleurait dans mon cou ; et moi, je pleurais dans son cou ; et, tout en pleurant dans nos cous, je me sentais bien, bien content ; plus content mille fois que si j'avais éclaté de rire. Et j'aurais voulu pleurer toute ma vie... oui, pleurer comme ça... dans son cou...

Cependant, mon père, toussant pour s'éclaircir la voix :

— Donc, pour le piano... pour le piano... donc, pour le piano...

Vivacité d'un repentir sincère ! Il parlait du piano, et Madeline ne l'entendait pas !

Enfin, d'une voix forte, comme s'il tenait le marteau du commissaire-priseur :

— Donc, pour le piano, tout le monde mettra du sien : Madeline, nous-mêmes... N'est-ce pas, ma chère ?... Comment, tu pleures, toi aussi ?... Ah ! nous sommes bêtes comme ces enfants... Et Dédé mettra ses treize francs...

— Cinq centimes, papa ! Tu oublies cinq centimes.

— Tu as raison : cinq centimes pour un piano. Et Madeline aura du talent !

XII

— Madeline, chante-moi quelque chose.

Tout hâlé des travaux de la moisson, je retrouvais chez nous, avec bonheur, ma blanche Madeline.

— Non, me dit-elle. Laisse-moi travailler.

Et elle se replongea dans ses interminables exercices. En essayant du revers de mon tricot mon front perlé de sueur, je m'accoudai à son piano.

Ce piano !... Lorsque, voici déjà dix-huit mois, il avait fait, dressé sur un char à ridelles, son entrée au village, à le voir ainsi roulant dans les rues, tout le monde accourut sur le pas des portes ou aux fenêtres, oh ! j'aurais dansé à l'instar du Roi-Poète devant l'Arche. Notre maison, pour le recevoir, se haussait à mes yeux comme un tabernacle. Quant à Madeline, elle s'était emparée du clavier ; vite, ses longs doigts blancs couraient, couraient sur l'ivoire, avec la volupté d'une reprise de possession, comme, après un long exil, on rentre, on court de salle en salle dans la maison de ses pères. Des accords un peu imprécis, des gammes légèrement hésitantes, marquèrent cette mémorable première minute : tout en prouvant qu'elle n'avait pas trop oublié les enfantines notions de solfège, ces premiers joyeux accords lui caressaient les doigts et l'oreille : c'étaient les voix chevrotantes de très vieux amis qui vous accueillent à votre retour, et, du seuil, vous font signe d'entrer. Et elle était contente ! Et elle me souriait ! Et elle me disait des mots gentils, des cent et des mille remerciements, à me rendre riche comme un nabab, si ça valait quelque chose, un remerciement de femme ! Aussi, à mon oreille encore neuve et à mon cœur encore plus neuf, chaque note de ces gammes d'écolière sonnait comme la trompette d'argent de l'armée céleste. Oh ! dans la douceur des choses qui s'inaugurent, mon cœur battait sur le rythme de Madeline, et chantait, lui aussi, le cantique des dédicaces.

Mais au bout de dix-huit mois, je n'avais plus l'idée de lever ainsi le menton : à quoi bon faire le glorieux, quand personne ne vous contemple ? Elle était là, et ne me voyait pas. Elle ne voyait que sa musique. En dehors de son piano, rien n'était plus. Elle qui, à l'école, était indolente comme une sultane et toujours la dernière, aussitôt juchée sur son siège à pivot, elle tendait son regard et tout son être, avec un sérieux, une passion qui lui faisait oublier le boire et le manger, et la fuite de la journée ; il fallait l'arracher de force à son instrument. Aussi, j'avais pris en haine ces éternels et sempiternels exercices : les trompettes des anges avaient trop servi. N'était-ce pas de la cruauté, d'aller ainsi

tous les trois jours à Echallens, d'en revenir les bras chargés de musique, en blonde moissonneuse d'harmonie, et, de ces jonchées de croches, demi-croches, soupirs... est-ce que je sais, moi ?... de ne pas extraire pour moi le plus petit bout de chanson ?

Ce jour-là, en particulier, son refus me révoltait. Je venais de rentrer des champs, aux côtés de mon père, avec, sur l'épaule, une petite fourche faite exprès pour moi. Il était cinq heures du soir ; le soleil était encore très chaud ; mais, dans la pièce où Madeline était assise, les arbres de notre jardin projetaient déjà leurs longues ombres mouvantes. L'éternelle fraîcheur qui respirait autour d'elle, le sourire, toujours si doux, mais si fugitif, dont elle venait de saluer mon entrée, en retournant à demi la tête et sans interrompre son jeu, son profil perdu légèrement balancé, marquant pour la joie des yeux la mesure et le rythme, tout, jusqu'au reflet d'ivoire dont elle s'auroyait, me jeta dans une extase où mon cœur vierge palpita. Il me fallait, il me fallait entendre quelque chose de beau, quelque chose de tendre, qui fit pleurer de plaisir et longuement vibrer toute ma chair en délire. Depuis quelque temps, le sommeil me fuyait ; un frisson, dont je rougissais, me courait dans les membres. C'était sa faute ! Si je ne l'avais jamais entendue, aurais-je ainsi frémi comme une harpe d'Eolide à mille frôlements mystérieux ? Puisqu'elle avait allumé dans mon âme un désir jamais assouvi d'harmonie, pourquoi se refuser à guérir... ou à raviver la fièvre qui m'était si chère ?

J'attendais toujours, sans dire un mot, mes mains rugueuses à plat sur les genoux, et je couvais d'un œil ahuri, sur ces grands cahiers, tous les vibrants petits ronds noirs et blancs qui s'aligeaient, se croisaient, s'enlaçaient, plongeaient, s'envolaient hors des portées, en fantastiques variations ; et j'essayais de suivre ces mains si agiles, qui se multipliaient, ces innombrables deux petites mains qui répandaient des milliers de notes plus étincelantes qu'une ondée au soleil. Ici, elles se jouaient sur la cime aiguë des notes claires ; là, elles s'enfonçaient dans les tons graves, en des abîmes sonores...

Enfin, tout en jouant, elle daigna s'apercevoir de ma présence, et, de ses lèvres blondes tombèrent ces mots étonnants :

— André, si l'on te criait, comme ça : « Bravo ! bravo, André Périar, bis ! bis !... »

J'ouvris de grands yeux.

— ...Oui, beaucoup de gens, des centaines de gens ?...

J'ouvris des yeux énormes.

— ...Qu'est-ce que ça te ferait ?

— A moi ? dis-je à tout hasard : rien !

Elle, avec passion :

— Eh bien, moi !... ça me ferait un bien ! Oh ! comme ça, des centaines et des centaines de mains qui battent...

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne

Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.

Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

C'est prouvé !!!

Lorsqu'à la fin de la journée,
Sonne l'heure du „DIABLERETS”
Chacun s'en offre une tournée
Et même deux... s'il est bien frais.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.